

## « Peut-on attendre de l'Etat l'impulsion vers une transformation sociale ? »

Par **Nadine VIALA**, Psychanalyste,

*Quel pouvoir et quelles limites les individus ont-ils dans cette action, au-delà des sentiments d'indifférence, impuissance, résignation, absence d'engagement ? Sans oublier le sentiment de satisfaction qu'ont certains quant à l'état actuel des choses, style « Tout va bien! Le bateau coule, mais ma cabine est au sec, pas de problème ! »*

*Quels préjugés, illusions, duperies à l'œuvre dans notre société, nos psychismes, annihilent les réactions salutaires qui devraient nous animer pour construire ensemble une société plus viable, mieux équilibrée.*

*Quels conflits d'intérêts à dépasser ?*

J'ai essayé de réfléchir à partir de ce qu'évoquent pour moi les notions d'Etat et de transformation sociale.

L'Etat, c'est le pouvoir, les lois, avec, en face, la société, des individus qui font société, avec toute la diversité qui peut composer une société.

J'ai un peu de mal avec le mot peuple, mot valise par excellence, au nom duquel chacun peut projeter un point de vue particulier, subjectif, avec, au final, des points de vue contradictoires, opposés à ceux des voisins. Le mot peuple suppose une totalité homogène, unifiée autour de besoins, de problèmes, de solutions et de projet communs, on en est loin ! Population serait moins sujet à instrumentalisation, plus en adéquation avec la réalité actuelle..

Pour la question du pouvoir, quelque chose me semble dangereux dans le face à face Etat/population, ou élites/peuple

D'autres acteurs sont en position de pouvoir, d'influence sur autrui, que l'on ne peut laisser de côté. Il y a tout le champ des sciences et des sciences humaines, psy, philo, qui fabriquent des modèles, des explications qui influencent nos objets de désir et nos comportements.

On exerce le pouvoir, en fonction de ce que l'on sait, ou croit savoir de la nature et des besoins de la société... éventuellement, des besoins des individus qui la composent...c'est une autre histoire comme on le constate tous les jours, dans un temps où le social a en grande partie, pris la place du social !

La Société, c'est un peu abstrait. C'est comme l'humanité, dont on dit qu'il est plus facile de l'aimer que d'aimer son voisin !

Il y a donc un savoir, ou supposé savoir, qui autorise à revendiquer une position de pouvoir. Savoir qui ne tombe pas du ciel... encore que : dans la religion, si, il tombe du ciel. Mais la religion n'est pas seule à créer des objets de croyance et des injonctions, dont nous voyons bien le côté paradoxal : « Consommez, profitez, et agissez en irresponsable face à la catastrophe écologique et sociale qui nous attend ! »

Tout savoir implique une autorité d'énonciation. En particulier, un discours sur la nature humaine.

Autre question : nature humaine ou condition humaine, comme le pensait Marx, pour qui la Société serait « l'achèvement de l'unité essentielle de l'homme avec la nature », petit côté écolo avant l'heure.

Nature et condition, les deux sont justes. Nous sommes en partie déterminés par la nature, notre ADN, des données, informations génétiques, et par des représentations élaborées par l'homme, informations épigénétiques, qui relèvent de ce qu'en reflète l'environnement.

L'être humain est une espèce particulièrement vulnérable. Nous naissons inachevés. Une néoténie qui nous fait dépendre de l'entourage pour survivre et intérioriser des informations sur ce que nous sommes.

C'est d'abord le regard, le comportement des autres qui imprègne en nous une manière d'être au monde. Le discours, les raisons que l'on donne, que l'on se donne, viennent après, plus ou moins

justifiés, plus ou moins rationalisés.

Je précise cette étape parce que la frontière entre affect et raison n'est pas aussi évidente que certains le disent, en particulier ceux qui croient être du côté de la raison, alors qu'ils ne sont que dans l'intellectualisation, dans le discours spécieux pour justifier un affect. De la pédagogie à apporter à cette « masse d'ignorants » qui n'accepte pas les décisions prises, par exemple !

L'écart, le hiatus entre génétique et représentations est un accident de l'évolution, une faille dans le contenu de la transmission, de l'apprentissage, faille que l'imagination humaine tente de combler depuis que l'homme est homme.

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament. » René Char Aucune explication à notre portée directe, à cause de cette néoténie. Alors nous imaginons. Mais l'imagination, c'est pas la panacée ! Elle peut être fée du logis dans l'expression artistique, ou folle du logis dans l'expression culturelle, politique ; un domaine dans lequel la réalité ne devrait pas être une variable d'ajustement livrée à la subjectivité des uns ou des autres. S'ensuit une rupture ontologique, sémantique et syntaxique, le rapport entre les choses, comment se nouent-elles ou se dénouent-elles.

Fragilisés, nous avons commencé par imaginer dieux terrifiants et dieux protecteurs, puis un dieu unique (je fais court) référence à quelque chose de supérieur à notre condition humaine. Pour en arriver à une laïcité démocratique, ou inversement. Sauf que là, il me semble que nous avons un peu jeté le bébé avec l'eau du bain, genre forclusion du nom du père, père symbolique, pas génétique. Toute la question de ce que l'on peut mettre derrière les termes de sacré, vital, essentiel, universel, et le travail inachevé, qui reste à faire, pour mieux les définir, et avoir une approche moins fantasmatique de ce qui est bien commun à l'humanité, indépendamment des institutions humaines actuelles, religieuses ou non.

Les concepts, notions prématurées sur lesquelles s'appuient nos organisations sont comme une camisole sémantique qui nous empêche de penser. Il y a la pensée clouée par le malheur de Simone Weill, la philosophe, et la pensée clouée faute de mots appropriés pour bien définir les choses.

Prendre sans recul certaines notions opérantes actuelles, c'est s'ôter les moyens de faire la différence entre l'essentiel et l'accessoire, voire le nuisible, en subissant une hiérarchisation aberrante. La porte ouverte à la confusion de valeurs que nous subissons, certes, mais aussi dans laquelle il nous arrive de pratiquer la servitude volontaire, comme on dit !

La nature a horreur du vide. Quand le sens, le sacré sont absents de nos horizons, notre attention cherche d'autres objets à investir pour y pallier. Nouvelles idolâtries, nouveaux gourous, ce n'est pas ce qui manque comme opiacés de substitution, pour revenir à l'opium du peuple :

Marx qui disait « la tâche de la philosophie (pas que!) au service de l'histoire, une fois démasquée la forme sacrée de l'aliénation de l'homme par lui-même, serait de démasquer cette aliénation sous ses formes profanes. »

Parenthèse, j'ai butté sur le mot sacré, je préfère parler des superstitions. Par sacré, j'entends le vital, l'essentiel, le commun à tous, incommensurable et incontournable.

« La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit, la critique de la théologie en critique de la politique. »

Sans oublier qu'il précisait que s'il y avait opium, c'est parce qu'il y avait misère, qu'on ne pouvait en faire l'économie sans commencer par abolir la misère.

Il n'est pas facile de réfléchir lorsque le rapport aux mots et à l'argent a, en partie, perdu son sens ; qu'il est devenu sans équivalence avec ce que mots et argent sont supposés représenter dans un échange humain...humainement humain.

Le néolibéralisme s'est débarrassé du facteur humain. Le réel n'est plus que quantification, ce qui vide les choses et les individus de leur substance vitale, les chosifie et les instrumentalise.. Le vocabulaire utilisé, d'ailleurs, reflète bien ce processus. Où est passé l'humain lorsqu'on parle de dégraissage et de variable d'ajustement ?

Il est vrai qu'il est plus facile de compter que de réfléchir, penser.

La disparition des valeurs humaines est particulièrement visible dans le domaine professionnel, avec, d'un côté, ceux qui sont socialement utiles, créant du lien social ou des objets indispensables

pour vivre, mais qui sont dévalorisés, les salaires suivant la courbe de déconsidération, et ceux qui sont gratifiés d'une plus-value symbolique complètement irrationnelle, dont l'utilité a souvent à voir avec l'opium du peuple justement, plus parasitaires qu'utiles. ?

La métaphore du chef de cordée est intéressante, mis à part la grande humilité de ceux qui se positionnent ainsi, à poursuivre le raisonnement, que dirait-on d'un chef de cordée coupant la corde de ceux qui sont derrière lui pour arriver plus vite au sommet, et toucher sa prime ? Légèrement sociopathe ce chef-là, il aurait plutôt droit à une condamnation !

Il existe une autre métaphore reflétant le besoin de coopération et de justice qui me semble plus appropriée que cette histoire de chef de cordée tout-puissant, c'est : « La solidité d'une chaîne n'excède pas son maillon le plus faible. » Russel Banks

A propos de l'argent comme finalité, qui prend la place de la valeur, Péguy parlait même de prostitution universelle, et concernant la démesure indécente dans les revenus de quelques uns, deux autres citations qui devraient donner à réfléchir... rêvons !: pour Epicure : « la richesse sans la limite est grande pauvreté » Camus : reprenant une réflexion de son père « un homme ça s'empêche ».

S'empêcher, à condition d'avoir appris ses limites plutôt que de se comporter comme une cellule cancéreuse, et d'en être fier.

Capacités et limites. Dans notre ADN sont inscrites des fonctions, fonctions qui fonctionnent... lapalissade ! indépendamment de notre volonté : respiration, faim, digestion etc, mais aussi certaines qui ont besoin d'un apprentissage pour être opérationnelles et en coordination avec nos modèles sociaux, qui, eux-mêmes, reprennent ou s'éloignent des finalités biologiques pour lesquelles ces fonctions existent dans l'évolution du vivant. Suivant l'interprétation que nous faisons de notre rapport au monde, ces fonctions sont reprises, déplacées, sublimées, ou détournées, dévoyées.

J'en prendrai deux, qui concernent des formes d'altérité différentes, dans le masculin et dans le féminin. Je re-précise qu'il ne s'agit là que de données génétiquement inscrites, mais en potentiel. La destinée de ce potentiel ne dépend, par la suite, que des modèles sociaux-culturel environnant... et des histoires personnelles. Je vois une double déviance d'éléments inscrits dans notre ADN : côté féminin : l'absence de symbolisation, pour comprendre notre humanité, de l'importance du soin, de l'attention à autrui comme altérité, de la survie de l'espèce que contient la maternité, et, côté masculin, le dévoiement d'une fonction qui, dans la nature a du sens, la compétition pour transmettre les meilleurs gènes. Nous ne sommes plus dans la logique du génétique mais dans celle des modèles socialement construits. Actuellement, le plus fort, c'est celui qui écrase les autres, sans aucun souci de l'intérêt commun

Petit rappel, la femme, le quotidien, la maternité ont été mis du côté de la nature, (Lacan : la femme n'est pas toute dans le symbolique... il aurait dû parler de pré-symbolique, elle n'est pas toute dans le pré-symbolique actuel) Ce n'est pas pour rien que tous les métiers du soin sont sous-valorisés, alors que tout ce qui est du côté de la compétition, concurrence est considéré comme positif, nécessaire... « sans alternative » comme on entend dire !

Comme disait je ne sais qui « depuis le temps que les femmes travaillaient pour rien, c'est déjà pas mal qu'aujourd'hui on leur verse un salaire, fut-il minime !

Minime, toujours minime, en effet, la considération pour toutes les professions où il est question de prendre soin les uns des autres, que l'on soit homme ou femme !

Maxi, toujours maxi la reconnaissance pour ce qui va être mis dans la vitrine narcissique et l'illusion de toute-puissance.

Ce préjugé de la supériorité humaine sur la nature, pourrait nous donner à croire que, contrairement à nous, les animaux ne sont pas inscrits dans un projet. Or, leur rapport aux besoins,

à la mesure, à la limite, est un rapport au temps long . Il me semble que nos projets de société, jusqu'alors, sont plutôt du domaine du court ou moyen terme... après nous le déluge si l'on considère l'état de la planète et celui des sociétés ! Et on ne verra jamais dans le monde animal les démesures, destructions, tueries gratuites, observables chez certains humains ou groupes d'humains. Le rapport à l'environnement des animaux est codifié lui aussi, même si ça ne passe pas par une volonté consciente de ce qu'elle fait. Et cette codification est raccord avec l'écosystème auquel ils appartiennent... ce qui n'est pas vraiment notre cas ! Deux citations qui ne manquent pas de saveur :

Pascal Picq « l'homme n'est pas le seul animal à penser, mais il est le seul à penser qu'il n'est pas un animal »... c'est peut-être plus complexe, dans le sens où il y a une différence, mais peut-être pas toujours aussi positive que l'on imagine.

Darc ou Lorenz : « le chaînon manquant entre l'animal et l'homme vraiment humain, c'est nous. »  
Il faudrait réduire à une question de différence et non d'opposition le rapport nature/culture sur lequel repose notre civilisation, différence passant pas le récit, le langage, la parole, pour le meilleur et pour le pire selon les interprétations qu'elle véhicule. L'opposition entre Naturalisme réducteur et tout Culturel reste à travailler. Derrière nous, il y a des siècles d'imagination et de tentatives plus ou moins réussies pour appréhender ce que c'est qu'être humain, et quelle est notre place sur cette petite planète.

Comprendre une partie de cet impensé, c'est commencer par analyser les invariants structurels qui expriment ce qui est commun à tous, trois en particulier :

- 1) l'évolution des espèces, c'est-à-dire le capital génétique.
- 2) L'histoire sociale et culturelle de la communauté à laquelle on appartient.
- 3) L'histoire personnelle et ses spécificités, lorsqu'il y en a.

L'individualité c'est ne pas être assujetti à l'exclusif d'un de ces éléments, tout en ayant intégré les 3, à comprendre ce qui les différencie, les oppose parfois, et comment dépasser ces différences et oppositions en un point commun qui leur est extérieur.

L'identité résulte d'identifications complexes. C'est comme une équation existentielle à résoudre, par la réflexion et un minimum d'empathie, loin du formatage d'ego dans lequel nous conduit l'individualisme.

Sans cette base, les institutions humaines, religieuses ou laïques, ne sont que des squelettes sans âme et sans chair. Instrumentalisables à merci, par la force, dictatures, mais aussi par toutes sortes de totalitarismes mous, qui génèrent des servitudes volontaires, et la dépossession de soi-même, du cœur de l'humain en nous, par désinformation.

De cette évolution (ou de son absence...) dépendra la réponse à la question : quid des crises actuelles ? Crise d'adolescence de l'humanité ou fin d'une espèce qui a perdu ses limites?

Nadine M.T. Viala